

●

J'étais à Avignon pendant une dizaine d'années et j'avais réussi à monter un truc qui a continué depuis, qui était une formation sur la culture. Quand on arrivait à Avignon, par le train, on était tout de suite confronté à la ville. C'est à dire que se posait déjà la question relative à l'échange, je crois que, et je vais y revenir tout à l'heure, c'est l'échange qui est fondateur de l'urbanité, ou au moins qui est un des ses éléments fondateurs. Et parmi l'échange, ce qu'il faut quand même remarquer, c'est que l'urbanité française du 19e siècle a été passablement façonnée par le rail et par l'existence de gares. Bon évidemment il y avait des gares parce qu'il y avait des trains. Si on regarde le schéma d'implantation des villes françaises du 19e siècle, les gares sont presque toujours à la périphérie, pas toujours mais souvent. Elles se sont retrouvées au centre quand la périphérie, quand l'urbanité a entouré la gare mais cela ne les empêchaient pas de créer l'urbanité.

Et on se retrouve aujourd'hui avec les gares TGV dans une situation dans laquelle le transport se prend un peu pour le transport aérien, le train se prend pour l'avion. Nous sommes obligés d'avoir recours à toutes sortes de moyens de transport pour aller chercher ou son train ou son avion, dans un lieu qui est alors là, pour le coup, tout sauf de l'urbanité.

Philippe Fayeton parlait tout à l'heure de Mistral 7, et il y a un petit quelque chose de Mistral 7 à la gare d'Avignon TGV, en modèle réduit, mais ce n'est quand même pas de « l'urbanité ». Concrètement, ça veut dire que si l'échange et la circulation sont au point de départ de l'urbanité, ce n'est pas eux qui l'instituent. Alors j'ai balancé un certain nombre de mots sur lesquels je voudrais m'arrêter un petit peu, parce ce qu'il me semble qu'on va trouver des choses sur ce que j'ai envie d'appeler la sémiotique de la ville, autrement dit ce qui permet de comprendre la signification de la ville par les mots.

Alors on va commencer au ras des pâquerettes, par des mots anciens, parce qu'il me semble que dans ces mots qui sont dans notre culture on trouve quelque chose sur la signification de l'échange dans la ville : *polis*, *civitas*. *Polis* c'est la ville en grec et *civitas* c'est la cité en latin. Et ce qui est très intéressant, c'est que dans ces deux mots qui désignent la cité il y a une articulation qui se fait dès le départ, entre deux notions distinctes, entre les gens qui habitent la ville et le fait politique d'habiter une ville. Une *civitas* en latin c'est, avant d'être un fait géographique, un fait politique, puisqu'une *civitas* est la rencontre d'un certain nombre de *civis*. Donc on a *civis*, qui donne *civitas* en rajoutant un suffixe. La grammaire est intéressante, il faut toujours faire de la grammaire et de la lexicologie parce qu'ils portent l'inconscient de la culture. On ne fait pas attention, quand on sort des mots, à leur étymologie, et c'est justement parce qu'on n'y porte pas attention que cette étymologie est puissante est forte. Je m'amuse toujours à comparer le grec et le latin sur un mot qui, en gros, est équivalent : *civis*, *civitas* en latin et *polis* en grec. Le mot latin *civis*, le citoyen, est premier, le mot *civitas*, la cité, est fabriqué à partir de *civis*. En grec c'est l'inverse, le mot premier est *polis*, la cité, et quelqu'un qui fait partie d'une *polis* c'est un *polites*, un citoyen.

Pourquoi c'est intéressant, parce ce ça veut dire que le fait premier n'est pas le même dans les deux cultures. Le fait premier en grec c'est *polis* qui a étymologiquement quelque chose à voir justement avec l'échange. Il y a vraisemblablement un rapport étymologique entre *polis* et *emporion*, un comptoir, un marché. Donc en grec on a un fait primitif qui est à la fois géographique et marchand, la cité est un lieu dans lequel se déroule des échanges, et les gens habitant ce lieu où se déroulent des échanges on les appelle des *polites*, autrement dit de citoyens. Ce qui veut dire qu'au moment où ce lieu d'échanges commence à exister et à être habité, ce moment lance le processus de création du fait politique. Habiter la ville en grec, ce n'est pas seulement avoir un appartement, des meubles, c'est aussi exercer des droits dans cette ville. On pourrait presque considérer que dans la Grèce antique, les habitants des villes qui n'étaient pas des citoyens, et il y en avait un paquet - les femmes, les esclaves, les étrangers, tous ces gens qui n'avaient pas le droit de cité - n'existaient pas, ils n'étaient pas comptabilisés au recensement. C'est un peu comme ces personnes inscrites sur les listes électorales alors qu'ils sont morts. Je n'y crois pas une seconde mais ce qui est intéressant, c'est que ça signifie que la ville, et là je vais arriver à un point important de l'échange, a au moins deux existences. La première est une existence géographique, son existence réelle, comme réalité dans l'espace, et elle a, par ailleurs, une existence symbolique, qui ne recouvre pas forcément la première et qui est de nature fondamentalement politique. Je voudrais déjà faire remarquer cela, parce que c'est un point fondamental. Si je veux comprendre ce qu'est un espace, je suis obligé d'aller fouiller dans les discours tenus par la psychanalyse mais un discours particulier, celui de Jacques Lacan selon lequel : « Pour comprendre quelque chose il faut d'abord commencer par soumettre ce quelque chose à une segmentation, réelle, symbolique, imaginaire ». Nous parlerons de l'imaginaire tout à l'heure. Ce que je voudrais souligner, c'est que ce qui fonde l'espace urbain c'est la nature politique de l'échange symbolique. Pourquoi ? Parce que participer aux échanges symboliques dans l'espace de la ville, et c'est la linguistique qui nous le montre, c'est revendiquer et, c'est peut être le plus important, se faire reconnaître par les autres, une appartenance politique à cette ville.

J'ai dit quelque chose qui va nous ramener à l'étymologie et aux langues anciennes. J'ai dit « se faire reconnaître par les autres ». Ce qui est très intéressant, c'est de se pencher sur le mot latin, *civitas*. J'ai dit tout

à l'heure que *civitas* est formé à partir de *civis*. On est donc d'abord un *civis*, puis un tas de *cives* ensemble ça fait une *civitas*. Étudions maintenant le sens de *civis* : deux traductions sont possibles en français d'après le contexte. Dans un premier cas ça veut dire le citoyen et dans l'autre cas, c'est le mot français concitoyen, de *cum-*, avec. Le même mot signifie deux choses en latin. Alors pourquoi ça m'intéresse tant ? Parce que ça veut dire qu'en latin on est à la fois citoyen pour soi et pour l'autre. C'est ce que ça signifie. Autrement dit, ce qui est fondateur de la citoyenneté en latin, c'est la cumulation des deux fonctions attenantes au mot. Ce qui constitue la citoyenneté, c'est le fait d'habiter la ville et d'y avoir des droits, mais c'est aussi le fait d'y exercer une sociabilité partagée avec les autres et donc reconnue par les autres.

Lacan, dont je parlais tout à l'heure, donne un nom à cette double fonctionnalité : c'est le stade du miroir. Ce qui fonde mon identité, c'est l'identité politique et l'identité urbaine. Ce qui fonde mon identité, ce n'est pas tellement que je dise que je m'appelle Tartempion, parce qu'on me croit ou on ne me croit pas, je peux bien vous raconter ce que je veux sur mon nom, mais ce qui fonde la citoyenneté c'est le fait que cette identité est à la fois assumée par le sujet et reconnue par l'autre. Ce qui est important, c'est que c'est sans doute le rapport à l'autre qui institue l'identité. Une fois que je sais que je suis reconnu par l'autre je peux parler de mon identité. Et c'est là que l'aspect politique apparaît, puisque dès qu'il y a « l'autre », le dialogue politique peut apparaître. Cette reconnaissance relève de l'institutionnel, il ne s'agit pas seulement de se faire reconnaître par l'autre, un « Tiens ! C'est Jules » ne suffit pas à fonder la citoyenneté de ce même Jules. Mais cette reconnaissance est instituante, elle fonde l'individu. Je fonde l'autre comme citoyen, comme acteur politique, parce que je lui reconnais les mêmes droits que moi, et donc parce que je le considère comme mon semblable et ce faisant, j'institue un fait social et politique.

Il faut faire la différence entre deux types d'institutions ou, si on préfère, entre deux moments de l'institution du sujet. Je vais encore appeler la psychanalyse à la rescousse, parce qu'on est institué deux fois au cours de son existence. Une première fois comme sujet parlant, comme sujet de langage, ce qui veut dire que cette question des échanges dans la ville, vous l'aurez compris, il faut bien la prendre comme cela a été dit tout à l'heure par le commerce - tout à l'heure je parlerai d'un lieu important qu'on appelle l'agora, qui n'était jamais qu'un marché, ne dramatisons pas. Il faut prendre ce concept d'échange dans sa dimension symbolique, langagière. Je ne peux pas échanger des produits dans un marché, je ne peux ni vendre ni acheter si je n'ai pas d'abord fait mon entrée dans le champ du langage. Pour faire une analogie, même les distributeurs automatiques font un ersatz d'imitation ou de reproduction de l'échange anthropomorphe, il faut bien faire semblant de les comprendre.

Le premier échange symbolique important, instituant, c'est le petit enfant qui découvre que les autres parlent comme lui. Alors ce sur quoi je ne veux pas m'appesantir mais que je signale en passant, c'est que cette histoire de l'institution du sujet comme sujet parlant ne commence pas à la naissance. Cette histoire débute bien avant parce que le petit enfant qui est encore à naître entend des paroles, il entend du langage in utero. Il entend puisqu'il a de quoi entendre, il est équipé pour « l'écoute » six mois avant de naître.

●Robert Fidenti

Si vous le permettez moi je vais conclure sur ce point là, puis on ouvrira un autre sujet.

Je voudrais dire que sur ce point là, le problème du réseau existe au niveau des réseaux de villes, puisqu'on a vu que grâce aux échanges, il s'est créé les réseaux attenants, toute une série de systèmes de réseaux.

On peut penser qu'à travers l'électricité – et ce n'est qu'un exemple - il s'est construit progressivement un réseau sur la base de la notion de production et non pas sur la notion de réseau.

L'exposé que nous avons eu hier sur la Méditerranée montrait bien qu'on avait des systèmes de réseau de villes et d'échanges. Par exemple, la navigation servait à passer d'une ville à l'autre, ce qui prouve que l'on est bien sur un système de réseau. Il n'y a pas d'échange s'il n'y a pas de réseau. Je pense que l'on se retrouvera le moment venu, dans une discussion qui montrera justement cette approche de réseau.

Je crois que l'on peut avancer maintenant. Est ce qu'il y a une autre intervention ?

●Inconnu

Je voudrais vous faire part de ce qui m'est venu en vous écoutant. La ville n'a pas arrêté de grandir dans l'histoire, elle n'a pas arrêté de sortir de ses propres limites. Je n'ai pas d'angoisse à ce sujet, parce que je me dis que Paris ça a commencé par être l'île de la Cité avant de devenir autre chose, mais ce n'est pas parce que la ville grandit qu'elle perd son urbanité. En revanche, ce qui peut dissoudre l'urbanité, c'est l'inexistence dans la ville de ce qui la fait vivre comme espace d'échange d'identité, d'échange symbolique qui est la disparition des réseaux, des lieux de communication, des médias, des représentations et du politique. C'est ça qui tue la ville, c'est quand il n'y a plus de réseaux. Ce n'est pas l'extension qui tue la ville, c'est une extension discontinuée.

Sébastien Giorgis

M. Lamizet a une petite communication à nous faire également. Alors je commence par ma question et puis vous faites votre communication en même temps.

Vous parliez ce matin de cette notion, par rapport à l'espace public, d'agora, de forum, cette notion du dehors. C'est à dire qu'on était plus chez soi et que l'on ressent l'espace public seulement dans le « dehors », que ce soit un dehors fermé ou pas. Mais le « dehors » définit par rapport à l'intime, et que ce « dehors » n'existe pas, il n'y a pas de Ville. Peut-être certains ont pensé à des boîtes fermées qui ne sont pas des « dehors » mais ce

sont des « dehors » par comparaison avec l'intimité. En revanche, il y a une autre forme de commerce qui se développe qui est le commerce et la livraison par internet. Donc on n'a absolument plus besoin, par rapport à la question de la marchandise, de son achat, de sa livraison, et donc plus besoin du « dehors ». Est-ce que ce sont des choses qui se font déjà sentir, est-ce qu'il y a une réflexion sur ces questions ?

●Réponse de M. Lamizet

C'est compliqué... je crois d'abord qu'il y a, dans le développement d'internet, la substitution d'une logique de réseau à une logique de relation. Autrement dit, on fabrique un espace. J'ai presque envie de dire un espace virtuel, un faux espace public dans lequel finalement on joue à la marchande. Quand on était « mouffet » on jouait à la marchande n'importe où : dans un parc, dans un jardin, dans une chambre, etc. Mais nous faisons une reconstitution par le jeu ce qui n'est pas la même chose qu'une représentation symbolique virtuelle ordinaire. Le jeu c'est une représentation symbolique qui fait appel à l'imaginaire et je me demande si internet ne fonctionne pas de cette façon là, c'est à dire qu'on joue à la marchande, on joue à acheter, on peut même jouer sur son écran à se balader devant des représentations d'objet, mais du coup, la sanction de ces actions, c'est qu'internet ne fabrique pas d'urbanité. Je veux dire, le e-commerce, comme on dit, ne développe pas d'urbanité parce qu'aucunes identités symboliques ne sont mises en relation, il n'y a pas d'identité réelle. On ne fait fonctionner le symbolique qu'à partir du moment où on le différencie du réel. Dans cette situation, je n'ai plus le « réel », je suis donc dans une situation dans laquelle l'urbanité n'existe qu'à l'état de mise en scène virtuelle dans laquelle il n'y a pas de politique, pas d'antagonisme, pas de conflit et pas d'espace réel. Je crois quand même que l'espace urbain est l'espace réel. Et il me semble que la réalité d'un espace, on en parlait durant la pause déjeuner, se trouve encore plus faussée, au niveau d'une certaine forme de neutralisation de l'espace, dans une voiture que dans le cadre d'internet. Je pense que la voiture va atténuer la conscience de l'espace que je ne peux avoir que physiquement. Je ne peux prendre conscience d'un espace réel et je ne peux avoir l'expérience d'un espace réel que quand je le vis avec mon corps, autrement dit quand je marche, quand je me déplace. Internet est encore une façon, me semble-t-il, de substituer une représentation de l'espace à un espace réel. Et donc derrière, à mon avis, il n'y a plus de ville, plus d'urbanité.

●Robert Fidenti

Je suis désolé d'intervenir d'avance comme ça mais moi je ne suis pas très sûr de ceci. J'ai eu l'occasion de me pencher sur le développement du commerce informatique et j'admets qu'à priori c'est le commerce sans valeur spatiale, sans repère temporel. La ville n'existe plus du tout. Mais d'autres rapports temporels et surtout spatiaux émergent lors de la navigation sur internet. C'est à dire que les livraisons, pour le moment, ne concernent que les internautes essentiellement localisés dans les centres villes. Elles doivent être faites en dehors de leurs heures de travail, c'est à dire entre 17 heures et 19 heures, dans les endroits où il est très difficile de circuler. Tant qu'il n'y a que quelques colis à envoyer, ça ne pose pas de problème, mais on peut imaginer que d'ici quelques temps on va voir surgir des centres de distribution par internet, qui prendront certainement l'aspect de véritables boutiques. La négation de la ville par internet se fera sur une courte période. Le terme le plus exact serait peut-être l'atténuation de la sensation de « ville ».

Sébastien Giorgis

Alors peut-être d'autres questions ?

Inconnu

On parle d'internet. Je vous rappellerai quand même que la vente par correspondance existe depuis le début du siècle. Notamment un magazine qui s'appelait le Chasseur Français et qui touchait effectivement des populations rurales...

●M. Lamizet

... Je suis adhérent à la CAMIF



●Robert Fidenti

Et on y est tous...



●Inconnu

... Je crois que le phénomène internet est un épiphénomène de la vente par correspondance.

●M. Lamizet

À ce sujet, la vente par correspondance représente aussi une atténuation de la perception de l'espace public puisque je ne me balade pas. Alors que ce soit sur internet, avec la CAMIF, les Trois Suisses, etc., ce qui importe, ce n'est pas la livraison. La livraison n'est pas l'acte commercial. L'acte commercial, c'est la négociation entre le client et l'entreprise, qui se fait, dans ces cadres, dans un lieu virtuel qui est en dehors de l'espace

public ou dans ce qui serait une simulation d'espace public.

Alors peut-être qu'il faudra inventer une nouvelle géographie commerciale ? Je ne suis pas certain que les dépôts de livraison destinés au commerce électronique ou à la vente par correspondance – comme ceux de la CAMIF à la sortie de Niort, sur des hectares et des hectares - soient constitutifs d'urbanité.

Je me demande si nous ne sommes pas en train d'aborder un autre sujet qui serait celui de définir ce qu'est la périphérie urbaine. Y a-t-il encore de l'urbanité dans les espaces périphériques ? De quelle urbanité s'agit-il ? Je me rappelle que nous avons abordé une question qui fut suivie d'un débat, dans un colloque qu'on avait fait sur les relations entre ville et communication à Marseille, sur les terrains vagues. Qu'est-ce qu'un terrain vague ? Qu'est-ce qu'un chantier ? Quelle est la signification de ces sortes de parenthèses dans le *continuum* symbolique de la ville ? À quoi servent ces lieux, dont tout semble dire que ce sont des non lieux, à commencer par les banlieues, qui occupent tout de même une place fondamentale dans le système sémiotique de la ville. Je pense que nous ne sommes pas encore armés pour y répondre mais je maintiens quand même, à l'étape de questionnement, la dimension urbaine, ou non, de ces espaces qui sont à la lisière des villes.

Je vais faire un peu de publicité. Du 7 au 12 juillet 2004 va avoir lieu à Lyon, à l'université Lyon II à Bron - encore un espace de périphérie urbaine - le congrès international de sémiotique. En même temps, au même endroit, aux mêmes dates, aura lieu le congrès de l'association française de sémiotique. Le thème du congrès est un thème que l'on touche du bout des doigts, c'est « interculturelité et globalisation ». Je précise qu'il y aura au moins deux journées consacrées aux problèmes de la sémiotique de la ville et que le thème de l'association française de sémiologie sera « Les âges de la vie. »

Alors si vous voulez en savoir plus il y a une adresse : <http://sites.univ-lyon2.fr/semio2004/>.